Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

61 | 2020

Dans l'intimité de l'exil

Emma GRIFFIN, *Bread Winner. An Intimate History of the Victorian Economy*

Fabrice Bensimon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/7330>

DOI : 10.4000/rh19.7330

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 290-293

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Fabrice Bensimon, « Emma GRIFFIN, *Bread Winner. An Intimate History of the Victorian Economy* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 61 | 2020, mis en ligne le 20 janvier 2021, consulté le 19 août 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/7330> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.7330>

Ce document a été généré automatiquement le 19 août 2021.

Tous droits réservés

Emma GRIFFIN, *Bread Winner. An Intimate History of the Victorian Economy*

Fabrice Bensimon

RÉFÉRENCE

Emma GRIFFIN, *Bread Winner. An Intimate History of the Victorian Economy*, New Haven-London, Yale University Press, 2020, 320 p., 20 £.

- 1 Né à Londres en 1889, Charlie Chaplin eut une enfance difficile. Son père était absent du foyer familial et, quand Charles avait six ans, sa mère, Hannah, qui travaillait dans le music-hall, sombra dans la pauvreté et la dépression, et entra au *workhouse*, la maison de travail, avec ses deux garçons, Charlie et son demi-frère Sydney, né de père inconnu. S'en suivit pour eux une décennie d'institutions (asiles, orphelinats, etc.), au gré de la santé de leur mère. Quand elle fut internée de façon permanente, les autorités se tournèrent vers le père, qui avait quitté Hannah quand Charlie n'avait que deux ans, mais qui n'avait jamais divorcé. Quoique alcoolique, Chaplin père vivait correctement comme chanteur de music-hall, avec une nouvelle compagne, Louise, et un enfant. La famille créée par les autorités était donc composée du père de Charlie, de sa compagne et de trois enfants, issus de trois couples différents. Louise maltraita Charlie et Sydney, qui lui furent retirés. Quand il fut adulte, Charlie apprit l'existence d'un autre demi-frère, Wheeler, que sa mère avait eu après lui avec un autre artiste, Leo Dryden, qui l'avait élevé de son côté. L'histoire de Charlie Chaplin rappelle que, malgré le mariage et la famille nucléaire considérés comme d'importantes normes sociales, la réalité était souvent plus complexe. À travers cet exemple et bien d'autres, Emma Griffin étudie l'économie familiale en Grande-Bretagne entre 1830 et 1914.
- 2 Son postulat est que les autobiographies ouvrières, nombreuses outre-Manche en comparaison avec la France, sont souvent mobilisées pour l'histoire sociale et

culturelle, mais pas pour l'histoire économique. Au XIX^e siècle, les progrès techniques se multiplient et les indicateurs économiques suggèrent une progression du niveau de vie. Mais de nombreuses sources montrent que, dans la nation la plus prospère au monde, tout le monde ne profite pas de cette richesse. Les inégalités se creusent dans la société, mais aussi dans la famille. Les taudis, la misère noire, les infirmités, la morbidité, restent banals dans les classes populaires. Dans les années 1890, les enfants travaillent encore à partir de 10 ans. Au sein même des familles, les inégalités sont la règle entre d'une part, le père de famille, l'homme gagne-pain (*male breadwinner*) consacré par l'époque victorienne, et, d'autre part, sa femme et ses enfants. Tout cela est bien documenté par l'histoire sociale et économique, l'histoire des femmes notamment. Emma Griffin revisite cette question à travers les autobiographies ouvrières. Elle avait déjà mobilisé une partie de ces sources pour *Liberty's Dawn*, un ouvrage discuté dont la thèse était de montrer que les niveaux de vie s'améliorent au cours de période précédente, celle de la Révolution industrielle¹. Pour *Bread Winner*, elle a élargi le corpus à 662 autobiographies d'individus nés dans la classe ouvrière entre 1830 et 1903. Certains mémoires ont été recueillis dans le cadre de projets d'histoire d'orale dans les années 1970 et 1980. 219 textes, soit le tiers, ont été écrits par des femmes, un déséquilibre moindre que pour la période précédente, même s'il s'agit souvent de documents plus courts que ceux des hommes. Souvent parues dans des formats éphémères – seulement 20 % des 662 autobiographies sont publiées par des éditeurs – la plupart sont difficilement accessibles, et c'est un des grands mérites de l'ouvrage que de les faire connaître.

- 3 Emma Griffin soulève plusieurs questions. Elle s'intéresse à ce que ces sources nous disent du travail des femmes, un travail mal payé, qui permet rarement de vivre et représente surtout un complément de revenu. Quand les garçons suivent des apprentissages, se forment à des métiers et acquièrent des qualifications socialement reconnues, les jeunes filles aident leur mère à la maison ou sont placées comme bonnes. Un emploi de domestique est parmi les plus misérables, les jeunes femmes perdant alors le contrôle sur une partie de leur vie privée. L'usine, par exemple le textile dans le Lancashire, lui est souvent jugée préférable, même si les cadences et la fatigue sont difficiles à supporter à la longue, et sans perspective de promotion. Il est impossible pour la plupart des femmes, à la différence des hommes, d'acquiescer une indépendance financière par leur propre travail. La sécurité économique, c'est le mariage qui pouvait l'assurer. Pour les hommes, en revanche, le travail définit une vie et les autobiographies, dites « d'un tisserand à bras », d'un mineur, d'un forgeron, d'un cordonnier ou d'un jardinier, en témoignent. L'entrée dans le monde du travail, souvent entre 10 et 12 ans, marque celle dans le monde des adultes, avec souvent des possibilités de promotion. Le salaire, les conditions de travail et les opportunités d'emplois sont dans l'ensemble, insiste l'auteure, très nettement supérieurs chez les hommes, et ce fossé s'est creusé au XIX^e siècle.
- 4 La conduite d'un foyer est harassante. Peu de foyers ouvriers ont l'eau courante, la préparation de trois repas quotidiens (y compris, pour de nombreux foyers, la cuisson du pain), l'entretien du feu (en général avec du charbon), le nettoyage et le rapiéçage des vêtements, les soins apportés aux enfants, exigeant plusieurs heures quotidiennes d'un travail physique, voire éprouvant, d'autant plus que la propreté du foyer ou l'entretien des vêtements sont des gages de respectabilité. Les grossesses nombreuses – les femmes de la classe ouvrière ont en moyenne six enfants vivants dans les années

1870 – et les accouchements font l'objet d'une large ignorance de la part des enfants, voire des parents. Les pères n'assistent jamais aux naissances. Les autobiographies n'évoquent pas le plaisir sexuel. À défaut d'information fiable sur la contraception, l'abstinence et le retrait permettent de limiter la taille d'une famille. L'avortement, illégal, est vraiment un dernier recours, pour ce que nous en savons.

- 5 Le mariage est un partage des rôles. Les hommes apportent un salaire et les femmes gèrent le budget familial. Dans de nombreux foyers, cela fait l'objet d'un combat permanent voire de violences domestiques : pères buvant une partie du salaire, en gardant une partie pour eux ou travaillant de façon irrégulière. Il semble que ces tensions aient été plus fortes dans les villes que dans les campagnes. La consommation d'alcool augmente fortement à la fin du siècle, pour atteindre des records historiques, peut-être en raison de l'élévation des niveaux de vie, mais aussi de la dureté de la vie ouvrière. De nombreux hommes deviennent alcooliques lors de la perte d'un enfant, une expérience alors banale.
- 6 Et puis des familles, comme celle de Chaplin, se séparent. Dans ce cas comme dans tant d'autres, cela se traduit souvent par une perte brutale de revenus, une chute du niveau de vie et la menace du *workhouse*. 26 % des autobiographes évoquent une enfance en tout ou en partie sans père : décès, départ, séparation. Taboues, les naissances illégitimes sont souvent suivies du départ du père. Et même si la bigamie est punie sévèrement, de nombreux couples vivent sans être mariés. Pour les enfants, la séparation des parents, en général sans divorce, est une tragédie.
- 7 Emma Griffin revient sur les cycles de vie : une fois mariées, les femmes ne sont pas censées avoir un emploi salarié, du moins quand le couple avait des enfants à charge. Parfois elles prennent du travail à la maison, particulièrement mal payé. Puis, éventuellement, quand les enfants sont plus grands, elles reprennent un emploi. Cependant, ce modèle souffre de nombreuses exceptions, des femmes ayant recours à des proches, des voisins ou des nourrices, pour s'occuper de leurs enfants et garder un emploi rémunéré. Pour le quart des auteurs dont le père a un revenu régulier, la mère prend du travail à la maison : faire du pain, du pain d'épices ou des gâteaux, nettoyer du linge, faire de la couture, broder de la dentelle, tout en s'occupant des enfants. 75 % des veuves travaillent.
- 8 Emma Griffin s'intéresse à la place centrale de la nourriture dans ces vies d'enfants. On ne meurt plus alors de faim, mais bien des enfants connaissent la faim – un tiers des auteurs nés dans les années 1830, moitié moins ensuite – une faim qui persiste jusqu'en 1914. C'est particulièrement vrai dans les foyers où un des deux parents manque, ou quand la maladie ou la mort frappe. Edward Rymer mange à sa faim jusqu'à l'âge de six ans, quand son père quitte sa mère. Et puis, comme se rappelle Alice Foley, c'est souvent le père qui a la « part du lion », la mère venant ensuite et les enfants en derniers. Pour les gamins des rues, comme Arthur Harding, la faim est une question de débrouille : « Il fallait se servir de sa tête. »
- 9 La plupart des parents ne sont pas très démonstratifs dans leur affection, et de nombreux auteurs comparaient cela avec la façon dont les mœurs ont évolué au ^{xx}e siècle. Une certaine violence physique domestique est tolérée dans certaines limites, même si elle peut engendrer une certaine antipathie des enfants vis-à-vis de leurs parents violents. William Hocking se souvient que « certaines parties de [son] corps » sont souvent « réchauffées par la main de [sa] mère ».

- 10 Enfin, les auteurs reviennent sur leurs engagements citoyens : de nombreuses autobiographies sont rédigées par des socialistes, des communistes, des suffragettes, des députés voire des dirigeants ouvriers comme Walter Citrine, Tom Mann et Harry Pollitt. Même si l'accès à la politique est plus difficile pour les femmes, les choses changent au tournant du ^{xx}e siècle avec le mouvement pour le suffrage, et plusieurs auteures racontent le rôle joué par l'engagement de leur mère dans leur propre vie, à l'instar de Doris Chew, fille de la trade-unioniste et suffragiste Ada Nield Chew.
- 11 Les problèmes classiques posés par les autobiographies – des récits parfois édifiants d'ascension sociale et de progrès moral – subsistent. Mais avec ce corpus élargi, l'échantillon est peut-être plus représentatif, et Emma Griffin est en général prudente dans ses conclusions. Son livre est une histoire sensible, qui nous fait entrer dans l'intimité des foyers ouvriers, dans les problèmes du quotidien, dans la lutte pour des ressources limitées, dans l'amour et les drames des familles populaires.
-

NOTES

1. Emma Griffin, *Liberty's Dawn. A People's History of the Industrial Revolution*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2013.